

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 33

Artikel: Les amis de la table ronde
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180911>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

est affreux, dit-il, que l'on m'obéisse si mal; mais vous savez les ordres que j'ai donnés; que puis-je faire de plus? Je ne ferai pas pendre ces canailles-là pour un morceau de sucre ou pour une pincée de mauvais thé: ils le savent et se moquent de moi. Ce qui me fait le plus de peine, c'est de voir M. de Voltaire distrahit de ses idées sublimes par de semblables misères. Ah! n'employons pas à de si petites bagatelles les moments que nous pouvons donner aux Muses et à l'amitié. Allons, mon cher ami, vous pouvez vous passer de ces petites fournitures, elles vous occasionnent des soucis peu dignes de vous; eh bien, n'en parlons plus: je donnerai ordre qu'on les supprime. »

Qu'aurait-on fait de mieux dans une république.

C'est ainsi que Frédéric savait tout concilier. Là où d'autres auraient mis de l'argent, il mettait de l'esprit. — Comme il faisait embellir d'une façade une église luthérienne de Berlin, les pasteurs lui représentèrent qu'ils n'y voyaient pas assez clair pour faire le service. Le bâtiment étant trop avancé, Sa Majesté philosophe écrivit sur le mémoire qui lui fut adressé à ce sujet: *Bienheureux sont ceux qui croient et ne voient point.*

Frédéric avait trouvé moyen de faire une économie générale sur son armée en décidant que la solde ne serait pas payée les 31 de mois; il y avait ainsi 5 jours dans l'année pendant lesquels l'armée prussienne tout entière *travaillait pour le roi de Prusse.*

Nous avons reproduit dans un précédent numéro une lettre d'un voyageur saxon sur les mœurs de Vevey et des petites villes du Pays-de-Vaud en 1780. Voici ce que le même voyageur disait, dans une autre lettre, sur les mœurs de Lausanne, à la même époque. On y remarquera sans doute quelques réflexions qui sont encore parfaitement applicables de nos jours.

« Il règne un ton plus distingué dans la première société de Lausanne que dans aucune autre ville de la Suisse sans exception (car Genève n'appartient pas proprement à la Suisse), la différence est frappante; l'on y trouve beaucoup de personnes dont les allures sont au-dessus de leur condition et de leur fortune, et ce ton paraît une suite, soit du commerce fréquent de cette société avec beaucoup d'étrangers de haut rang et de princes régnants qui depuis environ une dizaine d'années se succèdent à Lausanne, soit du soin avec lequel chaque lausannois cherche à se donner de la considération. Quoi qu'il en soit, on remarque en général chez les habitants de cette ville un soin particulier de s'élever, d'être censé avoir un bon ton et appartenir à la bonne compagnie, et qu'il y règne un luxe qui se trouve souvent en contradiction avec les revenus.

On dîne d'ordinaire à deux heures dans le premier cercle de la société; on ne va qu'après six heures dans les assemblées, et l'on soupe à neuf heures et demie; vous pouvez juger qu'avec un arrangement semblable on ne se lève pas de bonne heure; et si l'on danse, ce qui arrive souvent, la veillée se prolonge beaucoup. Il y a plusieurs familles riches à

Lausanne, et surtout beaucoup d'étrangers qui y sont établis depuis quelques années et qui se regardent comme naturalisés; la dépense qu'ils font, et surtout celle des jeunes Anglais, toujours en grand nombre, excite l'émulation à la dépense, renchérit tout, et les familles qui vivent de leurs rentes qui ne s'augmentent point, se trouvent très mal de cette cherté.

Le ton de Lausanne est plus aisé que dans les autres villes du canton, l'on y parle mieux, l'on y fait plus de cas de l'esprit et des avantages extérieurs, l'on est plus ouvert, plus vif, moins solennel, etc., etc. »

A L'ARMÉE SUISSE

Tous pour un!

Aux bords du Rhin, tes enfants, ô Patrie!
Sur tes destins, l'arme au bras, veilleront,
Et du Léman aux monts de la Rhétie
Tous nos guerriers à ta voix répondront:
— « Nous n'avons tous qu'un cœur, une bannière,
Un sentiment... c'est la Fraternité!
Dieu du Rütli que ton bras tutélaire
Pour nous se lève et pour la Liberté! »

Salut à vous, sentinelles vaillantes!
Sous nos vieux toits, en paix, nous reposons:
Si vous manquez aux moissons jaunissantes
Il est encor des bras pour nos sillons;
Il est des voix dont la note guerrière
S'élève au ciel, puissante, avec fierté:
« Dieu du Rütli que ton bras tutélaire
Pour nous se lève et pour la Liberté!

Dieu du Progrès! permets-tu que la foudre
Moissonne encor tes enfants par milliers?
Tous les échos du Rhin sentent la poudre
Qui souillera l'eau pure des glaciers.
Un peuple libre attend à la frontière,
Poste d'honneur, que le gant soit jeté:
« Dieu du Rütli que ton bras tutélaire
Pour nous se lève et pour la Liberté! »

Dieu de nos monts aux peuplades heureuses,
Garde à toujours leurs paisibles chalets!...
Des bords du Rhin à nos cimes neigeuses
Un seul désir nous anime... la Paix!
Mais, sois debout! arme-toi, race altière!
Et si ton droit n'était plus respecté:
« Dieu du Rütli que ton bras tutélaire
Pour nous se lève et pour la Liberté! »

Dieu de Grandson et de toute justice,
Tu veilleras sur un noble drapeau!
Sous son ombrage où s'abrite la Suisse
Elle a rangé ses armes en faisceau.
Nous l'adressons une simple prière,
Cri de nos cœurs, au nom de l'équité:
« Dieu du Rütli que ton bras tutélaire
Pour nous se lève et pour la Liberté! »

F. OYEX-DELAFONTAINE.

Lausanne, Juillet 1870.

Les amis de la table ronde.

Les bruits de guerre et la crise financière n'attristent pas tout le monde; il y a toujours des cœurs disposés à la joie, toujours des gens qui savent prendre la vie par le bon côté.

Il est au fond d'un café de Lausanne une table ronde où le binocle et le piquet réunissent fréquem-

ment, dans l'après-midi, de joyeux habitués. On joue d'abord le café, mais comme cette innocente boisson ne désaltère guère, une chope de bière la suit ordinairement; cependant trop de bière allourdit et la prudence conseille d'en atténuer l'effet par un verre de Villeneuve. C'est ce que l'on fait.

Sous l'influence de ce vin généreux, tous les fronts s'épanouissent, les bons mots, les taquineries et les rires sonores se donnent le plus libre essor.

Il y a quelques semaines, un défi assez curieux fut posé autour de la table ronde. Deux des assistants réputés marcheurs infatigables, provoqués par leurs voisins, qui ne demandaient, comme on dit vulgairement, « que plaie et bosse, » acceptèrent le pari de faire la course de Montherond, aller et retour, en trois heures, course qu'un marcheur ordinaire ne fait pas en moins de quatre heures.

Le pari devait s'exécuter avant une époque déterminée et pendant la saison chaude. Malgré ces conditions précises, nos deux champions ne se pressaient point. Cependant, le terme fatal s'approchait et des plaisanteries sans cesse renouvelées venaient leur rappeler leurs engagements. Le jour même où ces taquineries leur tombaient comme grêle, ils se décidèrent à partir. Jamais le soleil n'avait dardé des rayons plus ardents; jamais la chaleur n'avait été plus étouffante, et toute la compagnie s'en frottait les mains. Une ligne blanche fut tracée à la craie sur le plancher du café; ils y posèrent le pied gauche et attendirent le signal du départ, pressés par une foule de curieux.

Un des assistants, la montre en main, s'écria tout à coup : « Préparez-vous !... un, deux, trois ! » Et nos deux hommes partirent d'un pas régulier, mais non précipité.

C'était 3 heures et 15 minutes de l'après-midi.

Comme il leur était expressément défendu de courir, vous pouvez croire que les amis de la table ronde ne négligèrent rien pour les surveiller et grillaient d'envie de les prendre en défaut, surtout au retour, car il n'était pas à présumer qu'ils essayassent de courir en montant.

Les amis de la table ronde les suivirent donc à cinq minutes de distance, et se postèrent ensuite en divers endroits. L'un se cacha dans le fourré de Sauvabelin, un autre derrière une haie, un troisième enfin, plus généreux que ses compagnons, s'avança vers des paysans qui travaillaient près de la route et leur demanda :

— N'avez-vous pas vu monter deux individus qui allaient à grands pas ?

— Oui, monsieur, il n'y a pas plus de 10 minutes.

— Eh bien ! si jamais vous les revoyez, posez leur la patte dessus, ce sont des voleurs.

— Il n'y a pas moyen !... N'ayez pas peur, monsieur, nous sommes là !

Pendant qu'on tendait ces pièges, les deux hommes au jarret d'acier arrivaient devant l'auberge de Montherond, desservie par un cordonnier : « Vite une chopine, vite !... » lui crièrent-ils, « et signez-nous cette déclaration attestant que nous sommes venus chez vous. Donnez-nous en outre une de vos

formes de soulier afin d'enlever toute espèce de doute chez ceux contre qui nous tenons le pari.

— Très bien, messieurs, leur dit l'aubergiste, dois-je signer aussi sur la forme ?

— Merci, pas nécessaire; au revoir.

Et nos deux voyageurs repartirent glorieux en lançant en l'air leur forme de savetier, comme un tambour-major jouant avec sa canne à la tête d'un bataillon.

Près du bois de Sauvabelin, deux paysans cachés derrière une haie s'apprêtaient à leur barrer le passage en criant : Aux voleurs ! Nos hommes, qui ne tenaient guère à être retardés dans leur voyage, lestes comme des gymnastes, jouent des coudes et couchent un des paysans dans la haie, tandis que l'autre va se heurter contre le panier d'une femme qui leur apportait le repas de quatre heures. — Une femme ébahie, deux hommes à terre et du café au lait répandu sur la route, tel fut le résultat de cette rencontre inattendue. Il n'y eut cependant ni morts, ni blessés.

A six heures moins dix minutes, Messieurs XXXX arrivaient au point d'où ils étaient partis; ils avaient fait leur tour en 2 heures 35 minutes.

Leurs adversaires étaient vaincus et n'avaient d'autre parti à prendre que de faire sauter le cachet des nombreuses bouteilles de Villeneuve engagées dans ce pari.

L. M.

Il est curieux de relire dans les journaux du temps, les nouvelles du théâtre de la guerre de 1813, qui, sous plusieurs rapports, présentait le même aspect que la guerre actuelle. En voyant le chiffre énorme des troupes que la France mit alors sur pied pour repousser les armées alliées, il est permis d'espérer que malgré les échecs qu'elle vient de subir, elle peut encore, dans un suprême effort, remporter la victoire.

Voici ce qu'on lit dans la *Gazette de Lausanne*, du 10 décembre 1813 :

THÉÂTRE DE LA GUERRE.

Armées françaises.

MASTRICHT, 28 novembre. — En ce moment on publie l'extrait suivant de la lettre adressée ici par le général comte Merle, au général Charbonnier.

Vesel, 18 novembre.

Monsieur, le général, faites connaître aux troupes que vous commandez que onze cent mille hommes marchent vers tous les points où se présentent les ennemis de la France. Une armée de 600,000 hommes se portent vers la ligne du Rhin, et cinq corps d'armées d'observation de 100,000 hommes chacun se forment pour être dirigés sur Bordeaux, Toulouse, Metz et Utrecht.

On assure que les Prussiens marchent si serrés au combat que, tués dans les rangs, ils restent encore debout et à leur place, tant ils en ont l'habitude.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.